

qu'il ait été fait prisonnier par les indigènes, soi. que la mort l'ait frappé en route !

—Et alors ce chien ?... —Ce chien lui aurait appartenu, et plus heureux que son maître, si ma hypothèse est juste, il aurait pu revenir au littoral du Congo, puisque c'est là, à l'époque où ces faits ont dû se passer, qu'il a été recueilli par le capitaine du *Waldeck*.

—Mais, fit observer Mrs. Weldon, savez-vous si ce voyageur français était accompagné d'un chien à son départ ? N'est-ce pas une simple supposition de votre part ?

—Ce n'est qu'une simple supposition, en effet, mistress Weldon, répondit le capitaine Hull. Mais ce qui est certain, c'est que Dingo connaît ces deux lettres S et V, qui sont précisément les initiales des deux noms du voyageur français. Maintenant, dans quelles circonstances cet animal aurait-il appris à les distinguer, c'est ce que je ne puis expliquer, mais, je le répète, il les connaît très-certainement, et tenez, il les pousse de sa patte et semble nous inviter à les lire avec lui.

En effet, on n pouvait se méprendre à l'intention de Dingo. —Samuel Vernon était-il donc seul, lorsqu'il a quitté le littoral du Congo ? demanda Dick Sand.

—Cela, je l'ignore, répondit le capitaine Hull. Cependant, il est probable qu'il avait dû emmener une escorte d'indigènes.

En ce moment, Negoro, quittant le poste, se montra sur le pont. Personne ne remarqua d'abord sa présence et ne put observer le singulier regard qu'il lança au chien, lorsqu'il aperçut les deux lettres devant lesquelles celui-ci semblait être en arrêt. Mais Dingo, ayant aperçu le maître-coq, se mit à donner les signes de l'extrême fureur.

Negoro entra au sitôt dans le poste de l'équipage, NON SANS QU'UN GESTE DE MENACE A L'ADRESSE DU CHIEN QUI EUT ÉCHAPPÉ.

—Il y a là quelque mystère ! murmura le capitaine Hull, qui n'avait rien perdu de cette petite scène.

—Mais, monsieur, dit le novice, n'est-il pas très-étonnant qu'un chien puisse reconnaître des lettres de l'alphabet ?

—Eh non ! s'écria le petit Jack. Maman m'a souvent raconté l'histoire d'un chien qui savait lire et écrire et même jouer aux dominos, comme un vrai maître d'école !

—Mon cher enfant, répondit Mrs. Weldon en souriant, ce chien qui s'appelait Munito, n'était point un savant comme tu le penses. Si j'en crois ce qui m'a été raconté, il n'aurait pu distinguer l'une de l'autre les lettres qui lui servaient à composer ses mots. Mais son maître, un adroit Américain, ayant remarqué combien Munito avait l'ouïe fine, s'était appliqué à exercer ce sens et à en tirer des effets fort curieux.

—Comment s'y prenait-il, mistress Weldon ? demanda Dick Sand, que l'histoire intéressait presque autant que le petit Jack.

—Voici, mon ami. Lorsque Munito devait "travailler" devant le public, des lettres semblables à celles-ci étaient étalées sur une table. Sur cette table, le caniche allait et venait, attendant qu'un mot fût proposé, soit à voix haute, soit à voix basse. Seulement, une condition essentielle, c'était que son maître connût le mot.

—Ainsi, en l'absence de son maître ?... dit le novice.

—Le chien n'aurait pu faire, répondit Mrs. Weldon, et voici pourquoi. Les lettres étalées sur la table, Munito se promenait à travers cet alphabet. Arrivait-il devant celle des lettres qu'il devait choisir pour former le mot demandé, il s'arrêtait ; mais, s'il s'arrêtait, c'est parce qu'il entendait du bruit, imperceptible à tout autre, d'un cre-deut que l'Américain faisait claquer dans sa poche. Ce bruit, c'était pour Munito le signal de prendre la lettre et de venir la ranger dans l'ordre convenu.

—Et voilà tout le secret ! s'écria Dick Sand. —Voilà tout le secret, répondit Mrs. Weldon. C'est très-simple, comme tout ce qui se fait en matière de prestidivination. En l'absence de l'Américain, Munito n'aurait plus été Munito. Je suis donc étonné, son maître n'étant pas là, —si toutefois le voyageur Samuel Vernon a jamais été son maître,—que Dingo ait pu reconnaître ces deux lettres.

—En effet, répondit le capt. Hull, c'est fort étonnant. Mais, remarquez le bien, il ne s'agit ici que de deux lettres spéciales, et non d'un mot choisi au hasard. Après tout, ce chien qui sonna à la porte d'un couvent pour s'emparer du plat destiné aux pauvres passants, cet autre qui, chargé, en même temps que l'un de ses semblables, de faire tourner la broche de deux jours l'un, et qui refusait de remplir cet office quand son tour n'était pas venu, ces deux chiens, dis-je, allaient plus loin que Dingo dans ce domaine de l'intelligence, qui est réservé à l'homme. D'ailleurs, nous sommes en présence d'un fait indiscutable. De toutes les lettres de cet alphabet, Dingo n'a choisi que ces deux-ci : S et V. Les autres, il ne semble pas les connaître. Il faut donc en conclure que, pour une raison qui nous échappe, son attention a été spécialement attirée sur ces deux lettres.

—Ah ! capitaine Hull, répondit le jeune novice, si Dingo pouvait parler !... Peut-être nous dirait-il ce que signifient ces deux lettres, et pourquoi il a conservé une dent contre notre maître-coq !

—Et quelle dent ! ? répondit le capitaine Hull, au moment où Dingo, ouvrant la bouche, montrait ses formidables crocs.

CHAPITRE VI

UNE BALEINE EN VUE

On le pense bien, ce singulier incident fit plus d'une fois le sujet des conversations qui se tenaient à l'arrière du *Pilgrim* entre Mrs. Weldon, le capitaine Hull et le jeune novice. Celui-ci, plus particulièrement, ressentit une défiance instinctive à l'égard de Negoro, dont la conduite, cependant, ne méritait aucun reproche.

A l'avant, on en causait aussi, mais on n'en tirait pas les mêmes conséquences. Là, dans le poste de l'équipage, Dingo passait tout simplement pour un chien qui savait lire, et peut-être même écrire mieux que plus d'un matelot du bord. Quant à parler, s'il ne le faisait pas, c'est qu'il avait probablement de bonnes raisons pour se taire.

—Mais, un beau jour, dit le timonier Bolton, ce chien là viendra nous demander où nous avons le cap, si le vent est à l'ouest-nord-ouest demi-nord, et il faudra bien lui répondre !

—Il y a des animaux qui parlent ! répliqua un autre matelot, des pies, des perroquets ! Eh bien, pourquoi un chien n'en ferait-il pas autant, s'il lui en prenait l'envie ? Il est plus difficile de parler avec un bec qu'avec une bouche !

—Sans doute, répondit le contre-maître Howik. Seulement cela ne s'est jamais vu.

On aurait bien étonné ces braves gens, en leur disant que cela s'était vu, au contraire, et qu'un certain savant danois possédait un chien qui prononçait distinctement une vingtaine de mots. Mais de là à ce que cet animal comprit ce qu'il disait, il y avait un abîme. Très-évidemment, ce chien, dont la glotte était organisée de manière à pouvoir émettre des sons singuliers, n'attachait pas plus de sens à ses paroles que les perroquets, les geais ou les pies aux leurs. La phrase, chez ces animaux, n'est pas autre chose qu'une sorte de chant ou de cris parlés, empruntés à une langue étrangère dont on n'aurait pas les sens.

Quoi qu'il en soit, Dingo était devenu le héros du bord, —ce dont il ne prenait point acte pour être fier. Plusieurs fois, le capitaine Hull recommença l'expérience. Les cubes de l'alphabet furent replacés devant Dingo, et, invariablement, sans une erreur, sans une hésitation, les deux lettres S et V furent choisies entre toutes par le singulier animal, tandis que les autres n'attirèrent jamais son attention.

Quant au cousin Bénédicte, cette expérience fut souvent renouvelée devant lui, sans qu'elle parût l'intéresser.

—Cependant, daigna-t-il dire un jour, IL NE FAUDRAIT PAS CROIRE QUE LES CHIENS AIENT SEULS LE PRIVILEGE D'ÊTRE INTELLIGENTS de cette manière ! D'autres animaux les égalent, rien qu'en suivant leur instinct. Tels les rats, qui abandonnent le navire destiné à sombrer en mer, les castors, qui savent prévoir la crue des eaux et surélevent leurs digues en conséquence, ces chevaux de Nicomède, de Scanderberg et d'Oppien, dont la douleur fut telle qu'ils moururent à la mort de leurs maîtres, ces ânes, si remarquables par leur mémoire, et tant d'autres bêtes enfin qui ont été l'honneur de l'animalité ! N'a-t-on pas vu de ces oiseaux, merveilleusement dressés, qui écrivent sans faute des mots sous la dictée de leurs professeurs, des catacois qui comptent aussi bien qu'un calculateur du Bureau des longitudes le nombre de personnes présentes dans un salon ? N'a-t-on pas existé un perroquet, payé cent écus d'or, qui récitait, sans se tromper d'un mot, au cardinal son maître, tout le Symbole des apôtres ? Enfin, le légitime orgueil d'un entomologiste ne doit-il pas s'élever au comble, lorsqu'il voit de simples insectes donner des preuves d'une intelligence supérieure et affirmer éloquemment l'axiome :

In minimis maximus Deus.

ces tourmis qui en remontreraient aux édiles des plus grandes cites, ces argyronètes aquatiques qui fabriquent des cloches à plongeurs, sans avoir jamais appris la mécanique, ces puces qui traînent des carosses comme de véritables carrossiers, qui font l'exercice aussi bien que des rifleurs, qui tirent le canon mieux que les artilleurs brevetés de West point ? (†) Non ! ce Dingo ne mérite pas tant d'éloges, et s'il est si fort sur l'alphabet, c'est sans doute qu'il appartient à une espèce de mâtin, non encore classée dans la science zoologique, le "canis alphabétien de la Nouvelle-Zélande !"

Malgré ces discours et autres de l'envieux entomologiste, Dingo ne perdit rien de l'estime publique, et continua d'être traité comme un phénomène dans les entretiens du gaillard d'avant.

Toutefois, il est probable que Negoro ne partageait pas l'enthousiasme du bord à l'égard de l'animal. Peut-être le trouvait-il trop intelligent. Quoi qu'il en soit, le chien témoignait toujours la même animosité contre le maître-coq, et, sans doute, il se fut attiré quelques mauvais traitements s'il n'avait été, d'une part, "chien à se défendre," et, de l'autre, protégé par la sympathie de tout l'équipage.

Negoro évitait donc plus que jamais de se trouver en présence de Dingo. Mais Dick Sand n'avait pas été sans observer que, depuis l'incident des deux lettres, l'antipathie réciproque de l'homme et du chien s'était accrue. Cela était vraiment inexplicable.

Le 10 février, le vent du nord-est, qui jusqu'alors avait toujours succédé à ces longues et accablantes accalmies pendant lesquelles s'immobilisait le *Pilgrim*, vint à mollir sensiblement. Le capt. Hull put donc espérer qu'un changement

dans la direction des courants atmosphériques allait se produire. Peut-être le brick-goëlette marcherait-il enfin vent sous vergues. Son départ du port d'Auckland ne datait encore que de dix-neuf jours. Le retard n'était pas très-considérable, et, avec un vent de travers, le *Pilgrim*, bien servi par sa voilure, devait facilement regagner le temps perdu. Mais il fallait attendre quelques jours avant que les brises se fussent franchement établies dans l'ouest.

Cette partie du Pacifique était toujours déserte. Aucun bâtiment ne se montrait dans ces parages. C'était une latitude véritablement abandonnée des navires. Les baleiniers des mers australes ne se disposaient pas encore à franchir le tropique. Sur le *Pilgrim*, que des circonstances particulières avaient obligé à quitter les lieux de pêche avant la fin de la saison, on ne devait donc pas s'attendre à croiser quelque navire de même destination.

Quant aux paquebots transpacifiques, il a déjà été dit qu'ils ne suivaient pas un parallèle aussi élevé dans leurs traversées entre l'Australie et le continent américain.

Cependant, par cela même que la mer est déserte, il ne faut pas renoncer à l'observer jusqu'aux dernières limites de l'horizon. Si monotone qu'elle puisse paraître aux esprits inattentifs, elle n'en est pas moins infiniment variée pour qui sait la comprendre. Ses plus insaisissables changements d'aspect... Les imaginations qui ont le sens des poésies de l'Océan. Une herbe marine qui flotte en ondulant, une bruyère de sargasses dont le léger sillage s'élève à la surface des flots, un bout de planche dont on voudrait deviner l'histoire, il n'en faut pas davantage. Devant cet infini, l'esprit n'est plus arrêté par rien. L'imagination se donne libre carrière. Chacune de ces molécules d'eau, que l'évaporation échange continuellement entre la mer et le ciel, renferme, peut-être, le secret de quelque catastrophe ! Aussi, faut-il envier ceux dont la pensée intime sait interroger les mystères de l'Océan, ces esprits qui s'élèvent de sa mouvante surface jusque dans les hauteurs du ciel.

La vie, d'ailleurs, se manifeste toujours au-dessus comme au-dessous des mers. Les passagers du *Pilgrim* pouvaient voir s'acharner à la poursuite des plus petits poissons des bandes d'oiseaux, de ceux qui fuient avant l'hiver le dur climat des pôles. Et PLUS D'UNE FOIS DICK SAND DONNA DES PREUVES DE SA MERVEILLEUSE ADRESSE au fusil ou au pistolet, en abattant quelques-uns de ces rapides volatiles.

C'étaient, ici, des pétrels blancs, là, d'autres pétrels dont les ailes étaient bordées d'un liseré brun. Quelquefois, aussi, passaient des troupes de daniens ou quelques-uns de ces pingouins dont la démarche à terre est à la fois si pesante et si ridicule. Cependant, ainsi que le faisait remarquer le capt. Hull, ces pingouins, se servant de leurs moignons comme de véritables nageoires, peuvent défer à la nage les poissons les plus rapides, à tel point même que des marins les ont quelquefois confondus avec les bonites.

Plus haut, de gigantesques albatros frappaient l'air à grands coups d'ailes, en déployant une envergure de dix pieds, et venaient ensuite se poser à la surface des eaux, qu'ils fouillaient à coups de bec pour y chercher leur nourriture.

Toutes ces scènes constituaient un spectacle varié, que, seuls, des esprits fermés au charme de la nature eussent trouvé monotone.

Ce jour-là, Mrs. Weldon se promenait à l'arrière du *Pilgrim*, lorsqu'un phénomène assez curieux provoqua son attention. Les eaux de la mer étaient devenues rougeâtres presque subitement. On eût pu croire qu'elles venaient de se teindre de sang, et cette teinte inexplicable s'étendait aussi loin que pouvait se porter le regard.

Dick Sand se trouvait alors avec le petit Jack près de Mrs. Weldon.

—Vois-tu, Dick, dit-elle au jeune novice, cette singulière couleur des eaux du Pacifique ? Est-ce qu'elle est due à la présence d'une herbe marine ?

—Non, mistress Weldon, répondit Dick Sand, cette teinte est produite par des myriades de petits crustacés, qui servent habituellement à nourrir les grands mammifères. Les pêcheurs appellent cela, non sans raison, du "mangeur de baleine."

—Des crustacés ! dit Mrs. Weldon. Mais ils sont si petits qu'on pourrait presque les appeler des insectes de mer. Cousin Bénédicte serait peut-être fort enchanté d'en faire collection.

Et appelant :

"Cousin Bénédicte ?" cria-t-elle.

Cousin Bénédicte apparut hors du capot, presque en même temps que le capt. Hull.

"Cousin Bénédicte, dit Mrs. Weldon, voyez donc cet immense banc rougeâtre qui s'étend à perte de vue.

—Tiens ! dit le capitaine Hull, voilà du mangeur de baleine ! Monsieur Bénédicte, une belle occasion pour étudier cette curieuse espèce de crustacés !

—Peuh ! fit l'entomologiste.

—Comment ! peuh ! s'écria le capitaine. Mais vous n'avez pas le droit de professer une telle indifférence ! Ces crustacés forment une des six classes des artichauts, si je ne me trompe, et comme tels....

—Peuh ! fit encore cousin Bénédicte, mais plus spécialement hexapodiste, capitaine Hull, veuillez ne pas l'oublier !

—En tout cas, répondit le capitaine Hull, veuillez ne pas l'oublier !

—En tout cas, répondit le capitaine Hull, que ces crustacés ne vous intéressent pas, soit, mais il en serait autrement, si vous possédiez un estomac de baleine ! Quel régal, alors ! —Voyez-vous, mistress Weldon, lorsque, nous autres ba-

leiniers, pendant la saison de pêche, nous arrivons en vue d'un banc de ces crustacés, il n'est que temps de préparer nos harpons et nos lignes ! Nous sommes certains que le gibier n'est pas loin !

—Est-il possible que d'aussi petites bêtes puissent en nourrir de si grosses ? s'écria Jack.

—Eh ! mon garçon, répondit le capt. Hull, des petits grains de semoule, de la farine, de la poussière de féculé, ne font-ils pas de très-bons potages ? Oui, et la nature a voulu qu'il en fût ainsi. Lorsqu'une baleine flotte au milieu de ces eaux rouges, sa soupe est servie, elle n'a plus qu'à ouvrir son immense bouche. Des myriades de crustacés y pénètrent, les nombreuses barbes de ces fanons dont le palais de l'animal est garni se tendent comme les filets d'un pare de pêcheurs, rien n'en peut plus sortir, et la masse des crustacés va s'engouffrer dans le vaste estomac de la baleine, tout comme le potage de ton dîner dans le tien.

—Vous pensez bien, Jack, fit observer Dick Sand, que dame baleine ne perd pas son temps à éplucher un à un ces crustacés, comme vous épluchez des crevettes !

—J'ajoute, dit le capt. Hull, que c'est précisément lorsque l'énorme garniture est occupée de la sorte, qu'il est plus facile de l'approcher sans exciter sa défiance. C'est donc le moment favorable pour la harponner avec quelque succès."

A cet instant, et comme pour donner raison au capt. Hull, la voix d'un matelot se fit entendre à l'avant du navire :

"Une baleine par bâbord devant !"

Le capt. Hull s'était redressé.

"Une baleine !" s'écria-t-il.

Et son instinct de pêcheur le pou-saut, il se précipita sur le gaillard du *Pilgrim*.

Mrs. Weldon, Jack, Dick Sand, cousin Bénédicte lui-même, le suivirent aussitôt.

En effet, à quatre milles dans le vent, certain bouillonnement indiquait qu'un gros mammifère marin se mouvait au milieu des eaux rouges. Des baleiniers ne pouvaient s'y méprendre.

Mais la distance était trop considérable pour qu'il fût possible de reconnaître l'espèce à laquelle ce mammifère appartenait. Ces espèces, en effet, sont assez distinctes.

Était-ce là une de ces baleines franches que recherchent plus particulièrement les pêcheurs des mers du Nord ? Ces cétacés, auxquels manque la nageoire dorsale, mais dont la peau recouvre une épaisse couche de lard, peuvent atteindre une longueur de quatre-vingt pieds, bien que la moyenne n'en dépasse pas soixante, et alors un seul de ces monstres fournit jusqu'à cent barils d'huile.

Était-ce, au contraire, un "hump-back," appartenant à l'espèce des balinoptères,—designation dont le terminatif aurait au moins dû lui valoir l'estime de l'entomologiste. Ceux-là possèdent des nageoires dorsales, blanches de couleur et longues de la demi-longueur du corps, qui ressemblent à une paire d'ailes,—quelque chose comme une baleine volante ?

N'avait-on pas en vue, plus vraisemblablement, un "fin-back," mammifère également connu sous le nom de "jubarte," qui est pourvu d'une nageoire dorsale, et dont la longueur peut égaler celle de la baleine franche ?

Le capt. Hull et son équipage n pouvaient encore se prononcer, mais us regrettaient l'animal avec plus d'envie encore que d'admiration.

S'il est vrai qu'un holozer ne puisse se trouver dans un salon en présence d'une pendule sans éprouver l'irrésistible besoin de la remonter, combien plus encore le baleinier devant une baleine doit-il être pris de l'impérieux désir de s'en emparer ! Ces chasseurs de gros gibier sont plus ardents, dit-on, que les chasseurs de petit gibier. Donc, plus l'animal est gros, plus il excite la convoitise ! Que doivent ressentir alors des chasseurs d'éléphants et les pêcheurs de baleines ? Et puis, il y avait aussi ce désappointement qu'éprouvait tout l'équipage du *Pilgrim* de revenir avec un chargement incomplet !...

Cependant, le capt. Hull cherchait à reconnaître l'animal qui avait été signalé au large. Il n'était pas très visible de cette distance. Toutefois, l'œil exercé d'un baleinier ne pouvait se tromper à certains détails plus faciles à relever de loin.

En effet, le jet d'eau de cette colonne de vapeur et d'eau que la baleine rejette par ses évents, devait attirer l'attention du capt. Hull et le fixer sur l'espèce à laquelle appartenait ce cétacé.

"Ce n'est point là une baleine franche, s'écria-t-il. Non jet serait à la fois plus élevé et d'un volume moins considérable. D'autre part, si le bruit que fait ce jet en s'échappant pouvait être comparé au bruit éloigné d'une bouche à feu, je serais porté à croire que cette baleine appartient à l'espèce des "hump-backs" ; mais il n'en est rien, et, en prêtant l'oreille, on peut s'assurer que ce bruit est d'une nature toute différente. —Quel est ton opinion à ce sujet, Dick ?

—Je croirais volontiers, capitaine, répondit Dick Sand, que nous avons affaire à une jubarte. Voyez comme ses évents rejettent violemment dans l'air cette colonne de liquide. Ne vous semble-t-il pas aussi,—ce qui me donnerait raison,—que ce jet contient plus d'eau que de vapeur condensée ? Et, si j ne me trompe, c'est une particularité spéciale à la jubarte.

—En effet, Dick, répondit le capt. Hull. Il n'y a plus de doute possible ! C'est un jubarte qui flotte à la surface de ces eaux rouges !

—Que c'est beau ! s'écria le petit Jack.

—Oui, mon garçon ! Et quand on pense que la grosse bête est là, en train de déjeuner, et ne se doute guère que des baleiniers la regardent !

(1) Ecole militaire de l'Etat de New-York.